

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 37

Artikel: Le congrès phylloxérique
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le congrès phylloxérique.

Hélas, faudrait-il qu'après la révision fédérale, les épreuves du thorax, le débordement du lac, le malaise occasionné par la situation politique, l'augmentation des impôts et tant d'autres malheurs, nous ayons encore le phylloxera ? Non, l'affliction serait trop accablante !

Cependant, à peine Pregny est-il délivré de la petite bête, que nous la voyons s'attaquer au canton de Neuchâtel. Aussitôt les hommes compétents de s'emouvoir et de provoquer la réunion d'un grand congrès, où arrivent à la hâte des délégués des diverses nations.

Leurs travaux nous sont peu connus ; ce que nous savons, c'est qu'ils n'ont point perdu leur temps. Mais quand on songe au courage, à la persévérance dont ces hommes ont fait preuve pour combattre le terrible puceron, on éprouve un sentiment pénible en constatant combien leur œuvre est encore peu appréciée, pour ne pas dire ignorée.

Gambetta prononce une phrase, il électrise la France ; il fait trembler le cabinet Fourtjou ; il tient en éveil toute la presse. Le Congrès phylloxérique se recrute aux quatre coins du monde, il sonde le sol menacé, il fouille les ceps, il s'agit pendant trois semaines dans le domaine approfondi de la science, et pas un bruit ne reste, pas un écho ne persiste !...

Mais laissons ; quand ses mesures seront prises, quand il aura découvert le remède, il faudra bien aussi que le terrible parasite se soumette ou se démette.

Du reste, les grandes actions ne sont souvent récompensées qu'à long terme, et le poète a dit :

Les dévouements obscurs sont les plus magnifiques ;
Dans l'ombre et le silence, ils restent confondus :
C'est la voix du désert chantant les saints cantiques,
Qui montent jusqu'à Dieu, de lui seul entendus.

Allez chez M. Cauderay, rue St-Pierre, qui se plaint, paraît-il, à grossir le mal ; jetez un coup d'œil dans son microscope, et quand vous aurez considéré pendant quelques instants l'insecte redoutable, quand vous aurez compté ses nombreuses pattes, examiné ses longues antennes, qui semblent vous faire les cornes ; quand vous aurez essuyé le feu de ses grands yeux rouges, dont le regard provocateur semble défier tous les membres du con-

grès, vous me direz si la tâche de ces messieurs était facile.

Ils ont assailli leur ennemi à coups de science ; ils l'ont pourchassé avec des expressions techniques inconnues jusqu'ici ; ils ont été jusqu'à le qualifier de *vastatrix* ; ils l'ont analysé, disséqué, conquis, rien n'a pu ébranler le perfide animalcule, qui a la vie excessivement dure et montre un entêtement désespérant. Il se voile adroitement dans sa mystérieuse existence, ne découvre jamais son côté faible, et ne laisse presque rien apercevoir de ses mœurs, ni de ses habitudes. On a beau lui lancer l'anathème, il semble se rire de ses détracteurs et enfoncer avec plus de persistance encore sa trompe dans les pores de l'écorce. Il s'y fixe, s'y cramponne, suce et reste en place, comme certains vaudois auprès de leur chopine.

La durée de sa vie, nul ne la connaît ; l'espiègle n'a jamais voulu dire son âge, même aux savants les plus aimables, les mieux intentionnés, qui lui offraient en échange de la vigne une autre plante, une autre pâture soi-disant meilleure : il ne s'est point laissé corrompre.

La lacune la plus grave dans l'étude du parasite, est celle qui est relative à la sexualité ; on ne connaît pas les mâles ; les plus minutieuses recherches n'ont pu les constater ; c'est au point qu'un célèbre docteur est allé jusqu'à dire : Y en a-t-il ?...

Quant à la manière de le combattre, tout a été tenté ; les agents toxiques les plus actifs lui ont été servis à souhait, et jusqu'ici on a vu l'insecte rebelle s'abreuver impunément de pétrole, secouer joyeusement ses pattes dans les résidus de gaz et se pâmer d'aise dans l'acide phénique. Le seul résultat de ces essais a été de tuer la vigne et de laisser le coupable impuni.

Un seul traitement a eu quelque faveur, celui qui consiste à inonder la vigne et à la tenir sous l'eau pendant une trentaine de jours ; mais le système nous paraît peu pratique sur les pentes de Lavaux.

Les moyens les plus bizarres ont été proposés ; on a conseillé d'arroser les souches avec du vin blanc, mais bientôt on s'est aperçu que le remède était pire que le mal.

Un autre procédé, proposé par une dévote, n'a pas eu toute la publicité qu'il méritait. Il s'agit d'arroser chaque souche avec un verre d'eau de la fontaine de Lourdes. Pourquoi un verre ? Quelques

gouttes aux quatre coins de la vigne devraient suffire.

Nous l'avons déjà dit, la tâche du Congrès n'a point été facile, et les résolutions de cette docte assemblée ne paraissent guère avancer la solution du grand problème. Si nous en croyons la chronique, et vu l'absence d'un agent efficace, il aurait pris le parti, le plus sage, celui de vivre avec l'insecte, de le prendre en douceur, afin de ne pas surexiter ses dangereux instincts et peut-être d'arriver plus facilement à un compromis d'après lequel le puceron se bornerait à la feuille et abandonnerait les racines.

Nous croyons en effet que c'est ce qu'il y a de mieux à faire en pareille occurrence.

Enfin, si le Congrès n'a pas eu la joie de voir ses travaux couronnés d'un plein succès, il a été largement dédommagé par l'accueil empressé de nos autorités. Ses membres ont oublié assez facilement, croyons-nous, l'aridité de leur tâche dans de fréquentes et plantureuses agapes. Ils ont trouvé notre petit vin si bon, que tous ont fait vœu de redoubler de zèle pour nous préserver du fléau. A Montreux, entré autres, curieux de se familiariser avec les mœurs vaudoises, ils ont voulu boire au *guillon*, dans une des plus belles caves de la localité, toujours guidés, du reste, par l'amour de la science et des recherches, espérant trouver dans la dégustation des produits de la vigne le secret de la préserver.

Pendant ce temps, l'équipage du bateau, qui attendait dans le port et ne participait en aucune façon à cette étude intéressante, faisait sonner la cloche, la savante compagnie paraissant complètement oublier l'heure du départ, tant elle avait à cœur de liquider complètement la question.

L. M.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*,

Vous vous rappelez sans doute que, il y a trois ans, vous me dites que si, à l'occasion, vous pouviez m'aider à trouver une position, vous vous y employeriez volontiers. L'occasion se présentant, je prends la liberté de vous rappeler cette bonne promesse.

J'ai eu bien du malheur, allez, depuis que je ne vous ai vu. Je ne réussis à rien et pourtant il faut bien que je vive. Vous êtes trop bienveillant pour me dire que vous n'en voyez pas la nécessité. Si seulement j'avais un revenu suffisant pour vivre sans travailler, je ne ferais pas de boulettes. Mais pas mèche!

Vous saurez que je suis affreusement distrait. C'est de naissance et je n'y peux rien. Eh bien! on me fait payer chaque fois que je gâte quelque chose. Tenez, pas plus loin qu'au marché de samedi, j'ai mis, sans le vouloir, le pied dans un panier d'œufs qui bouchait le passage. Les œufs ont été éclaffés. Est-ce que le pavé est fait pour y mettre des œufs et non pas pour marcher? Eh bien! quoi que j'aie pu dire, tout le monde et même le gâpion

a soutenu que je devais payer. J'en ai eu pour près de deux francs.

Vous savez que mon tuteur m'avait mis en apprentissage chez un vitrier. La première vitre que je vais poser en ville, je la coupe, je crois la mettre en place; va te promener! elle passe à travers la fenêtre, dont les vides étaient trop grands, et elle tombe d'un quatrième. La vitre s'est cassée. C'était au moins autant de la faute du menuisier que de la mienne. Malgré ça, on m'a fait tout payer, un franc soixante.

A tout moment j'ai dû changer de maître. Un épicier m'a fait payer dix-huit francs pour du sucre que je devais porter à une pratique et que je me suis trompé d'adresse et que je n'ai pas pu le retrouver. Un marchand drapier m'avait envoyé changer un billet de cent francs. Je lui rapporte toute la monnaie; il manquait dix francs. C'est à moi qu'il a fait supporter la perte. Un chapelier m'a retenu vingt francs pour un chapeau, dans un carton. Il m'avait envoyé le porter à deux lieues loin; j'étais fatigué et je me suis assis sur ce bête de carton, qui a cédé. S'il y avait eu un banc, ça ne serait pas arrivé. Enfin je n'en finirais pas, si je voulais vous raconter tout ce qu'il m'a déjà fallu payer pour des distractions où il n'y avait pas de ma faute, puisque c'était sans le vouloir.

Je suis sans travail maintenant et j'en cherche. En dernier lieu, j'étais chez un jardinier. Il me dit de scier une grosse branche à un prunier. Bon! me voilà à cambillon sur la branche. Je scie et, patras! je dégringole avec et je me démet le pied gauche. Le jardinier ne m'a rien fait payer. Il disait seulement que j'aurais dû me mettre en dedans du trait de scie et non pas en dehors, comme si ça ne revenait pas au même. Tout de même, il m'a fallu payer le médecin.

C'est un joli homme, monsieur le docteur, et bien gai. Avec ça, il m'a donné de bons conseils. Je lui ai raconté mes ennuis et comme quoi je voudrais bien trouver une place où on ne me ferait pas payer la casse. — Eh! mon ami, qu'il me dit, faites-vous médecin. Jamais on n'a obligé un médecin à payer les suites d'une distraction. — Ça me serait bien allé, mais en y regardant de près, j'ai tout de suite vu que je n'aurais pas les moyens de payer les études.

Comme nous en étions là-dessus, arrive mon parrain, qui demeure à Renens et qui savait mon accident. — Oh! qu'il dit, je saurais bien une bonne place pour toi, seulement il faudrait des recommandations pour l'obtenir. Mais là tu ne risquerais rien. Tâche d'entrer dans les chemins de fer. Là tu pourras faire autant de boulettes que tu voudras, il ne t'en coûtera jamais rien, du moins chez nous.

Comme monsieur le docteur approuvait mon parrain et qu'il citait des exemples, j'ai bien compris qu'il avait raison et ça me décide à faire des démarches. Quel souci de moins quand je n'aurais plus qu'à laisser partir des trains qui deviennent ce qu'ils peuvent!